



Père ANDRÉ BARUCQ

S. D. B.

1905 - 1986



Lyon, le 3 juin 1987

Il y a un peu plus de un an — c'était le 16 mai 1986 —, le Père André Barucq nous a quittés pour rejoindre le Dieu dont il avait, sa vie durant, scruté et médité la Parole. Puisse-t-il maintenant jouir de la vision des bienheureux !

Les derniers temps de la vie du Père Barucq avaient été marqués par des épreuves de santé fort pénibles : vartélite des deux jambes qui lui faisait craindre une amputation, menaces de phlébite, hépatite, grande faiblesse physique. C'est finalement un œdème pulmonaire qui l'a emporté subitement le vendredi 16 mai, au matin. Depuis le 22 avril, il était revenu à l'hôpital Sainte-Croix qui jouxte la maison provinciale, sur la colline de Fourvière. Nous allions lui rendre visite chaque jour. Il recevait régulièrement la communion des mains de l'aumônier. Jusqu'au bout il a gardé sa lucidité, et bien souvent son sourire. Un crucifix, posé sur sa table de chevet, lui tenait compagnie.

C'est à l'avant-veille de la fête de Pentecôte que celui qui avait si savamment et si humblement sondé les Ecritures inspirées a rejoint le vrai Maître et la vraie Sagesse. Que l'Esprit de vérité et d'amour l'illumine maintenant tout entier !

Son départ a coïncidé également avec la neuvaine de préparation à la fête de Notre-Dame Auxiliatrice. Les dernières semaines de sa vie ici-bas, son chapelet ne le quittait plus. C'était la seule prière qui restât à ce grand érudit. Et la veille de sa mort, comme nous lui demandions ce qu'il fallait communiquer à la communauté de sa part, il nous avait répondu : « Demandez à Marie Auxiliatrice de me sortir de là au plus tôt ! » Que voulait-il dire au juste ? Quelle que soit l'interprétation à donner à cette parole, qui pour nous reste la dernière du Père Barucq, il est certain que la pensée de Celle qui est secourable aux pauvres lui était familière depuis fort longtemps. Le Père Barucq était âgé de quatre-vingt-un ans.

Le mardi 20 mai, une veillée de prière, réunissant un nombre important de sœurs, de salésiens et de membres de la Famille salésienne, s'est tenue à la chapelle du Lycée Don-Bosco, où le Père avait exercé son ministère sacerdotal pendant de longues années, tant auprès des sœurs que des jeunes.

Ses funérailles ont été célébrées mercredi 21 mai, en l'église paroissiale Saint-Irénée. L'Archevêque de Lyon avait tenu à se faire représenter. Le Vice-Recteur honoraire des Facultés catholiques de Lyon, le Doyen honoraire de la Faculté de théologie et plusieurs professeurs, ainsi qu'une délégation de l'Institut d'égyptologie de l'Université Lyon II étaient présents. Des délégations de la Famille salésienne de France et de Belgique ont pris part à la célébration, présidée par le P. Klenck, provincial. Les textes de la liturgie de la Parole avaient été choisis en tenant compte de l'œuvre et de la foi du défunt. L'un, tiré du livre des Proverbes, nous faisait entendre la voix de la Sagesse, dispensant son enseignement et invitant à son banquet (Pr 8, 32 - 9,6) ; l'autre, la voix du Christ, se donnant lui-même comme pain de vie (Jn 6, 32 - 51). Comme la Sagesse personnifiée de l'Ancien Testament invitait tous les passants à manger et à boire ses enseignements inspirés, ainsi le Christ, qui seul connaît les secrets du Père, se livre à nous dans la plénitude de la révélation. Non seulement le Père Barucq avait lui-même mangé de ce pain, mais pendant près d'un demi-siècle il avait aussi dispensé largement, infatigablement, les enseignements de la sagesse des Proverbes et de celle de l'Évangile, distribué et en quelque sorte mâché le pain de la Parole à une foule de contemporains, tant par ses paroles que par

ses écrits. Entre les deux lectures, on chanta un extrait du Psaume 19 à la louange de la loi divine. « réconfort pour l'âme » et « sagesse du simple ».

## Un garçon pauvre et studieux

Les débuts d'André Barucq dans l'existence n'ont pas été faciles. Né à Paris le 5 avril 1905, baptisé dans l'église Saint-Pierre de Montrouge le 21 mai, il n'a pas eu le bonheur de connaître une vraie famille. Il n'avait que sa mère, qui était gouvernante dans une famille auprès de deux enfants. André fut pris en charge par sa marraine et, à l'âge de huit ans, placé à l'Institut salésien de Melles-lès-Tournai, en Belgique. Pendant la première guerre mondiale, il put continuer ses classes à l'Oratoire Saint-Charles, à Tournai. En 1919, il est envoyé au Château-d'Aix, à Saint-Martin-la-Sauveté, dans la Loire, une institution qui venait d'être ouverte deux ans plus tôt et dont on espérait des vocations pour la reprise de l'œuvre salésienne après la guerre.

André se plaisait beaucoup au Château-d'Aix, nous apprend une lettre de sa marraine écrite à « Monsieur le Directeur » le 26 octobre 1919. « Je sais André très sérieux », poursuivait-elle. Et la fin de sa lettre nous permet de deviner les aspirations de son filleul qui avaient probablement déterminé sa venue dans la Loire : « Nous ne savons rien encore pour l'avenir d'André, écrivait-elle ; il dépendra des facilités que trouvera sa mère pour lui faire continuer ses études en vue de la vocation ecclésiastique qu'il paraît avoir. » De fait, quand il n'était encore qu'en classe de troisième, une main a ajouté sur une liste d'élèves, à la suite de son nom : « Veut être prêtre salésien ».

Quand vint le moment de se décider pour le noviciat salésien — il n'avait alors que dix-sept ans —, sa mère, sollicitée de donner son accord, adressa au Supérieur cette lettre suggestive : « André me demande l'autorisation de faire sa demande d'entrer au noviciat. C'est de grand cœur que je la lui donne, puisque tel est son désir et que vous jugez qu'il peut dès maintenant y entrer. André est votre enfant, vous l'avez fait ce qu'il est ; je vous le laisse, persuadée que là est sa voie. Sa lettre est instante et pressante, mais certes, pauvre enfant, je n'aurais jamais voulu par ma volonté mettre obstacle à ses aspirations. J'autorise donc mon fils André Barucq à faire sa demande d'entrer au noviciat. »

Le 10 septembre 1922, il reçut la soutane des mains de don Barberis et fit son année de noviciat au Château-d'Aix sous la houlette du Père Festou. Il prononça ses premiers vœux le 25 septembre 1923.

Après cela, le jeune abbé Barucq va faire ses premières armes dans la mission salésienne auprès des jeunes. Il est envoyé successivement à l'Oratoire Saint-Léon à Marseille (1924-1925) ; puis à Romans, où il est professeur de dixième et chargé d'activités au patronage (1925-1926) ; enfin à Montpellier, où il s'occupe des apprentis tout en commençant des études de philosophie en même temps qu'une licence de lettres à la Faculté (1926-1929).

En 1929-1930, il accomplit son service militaire dans l'Armée française du Rhin, à Mayence et à Kastel. Les aumôniers qui l'ont connu à cette époque avaient de l'estime pour ce « très bon séminariste », « dont la modestie, a écrit l'un d'eux, ne parvenait pas à masquer les belles qualités du cœur et de l'esprit ». Les appréciations régulières le concernant sont sans surprise : piété fervente, observation du

règlement des séminaristes parfaite, tenue ecclésiastique exemplaire, vie militaire exemplaire. Un de ses aumôniers, animateur d'un cercle de soldats qui se réunissait le samedi et le dimanche, écrit qu'il a été très regretté par ses camarades.

Peu de temps avant la fin de son service militaire, dans une lettre à son Supérieur du 13 septembre 1930, il se disait « toujours et plus que jamais décidé à consacrer sa vie au service de Dieu dans les rangs de la Congrégation salésienne ».

## Bibliote et égyptologue

En 1930, André Barucq va faire partie du petit groupe des étudiants en théologie qui s'établissait alors à Lyon, d'abord au nord de la ville, à Saint-Rambert, montée de la Dargoire, puis, à partir de 1931, chemin de Fontanières, à La Mulatière. Les salésiens suivaient les cours au séminaire Saint-Irénée, à Francheville.

C'est de cette époque que date la vocation particulière d'André Barucq. « Au séminaire de Francheville, racontera-t-il plus tard à son interlocuteur du *Bulletin salésien*, la rencontre avec un sulpicien, le P. Albert Gelin, a été déterminante pour mon orientation. Avec lui j'ai découvert tout ce qu'apportait, à cette époque où les études ecclésiastiques se mettaient en question, sa lecture à la fois scientifique, profondément religieuse et humaine de l'Ancien Testament. En ces années on mettait sur pied à Lyon une maison de formation théologique pour les jeunes salésiens. Il fallait des professeurs. Mon intérêt pour l'Ancien Testament m'ouvrit la porte de la maison. Voilà ! »

Après son ordination sacerdotale à Lyon, le 29 juin 1935, par le cardinal Maurin, il part deux ans à Rome pour compléter sa formation biblique à l'Institut biblique pontifical des Pères jésuites, de 1933 à 1935. C'est de cette époque que date son premier article scientifique (en latin !), consacré à l'étude du messianisme dans un écrit essénien du 1<sup>er</sup> siècle avant J.-C., découvert dans une synagogue du Caire en 1896.

De retour à Lyon en 1935, il commence l'enseignement de l'Écriture Sainte au scolasticat de Fontanières. Pendant l'été 1937, il fait un séjour à Jérusalem, où fonctionne une section de l'Institut biblique, ce qui lui permet un contact direct, sur le terrain, avec les réalités géographiques et archéologiques de la Terre Sainte. Pendant trente-cinq ans, jusqu'en 1970, le Père Barucq assura l'enseignement de l'Ancien Testament à Fontanières, mais il fut aussi, à diverses époques, bibliothécaire, préfet des études, confesseur et directeur de conscience. On lui connaissait une passion, celle des photos, qu'il développait souvent lui-même dans un petit atelier à l'abri de la lumière.

Durant ses années de formation, il s'était initié en outre à la langue akkadienne (assyro-babylonienne), sans doute sous l'influence du grand spécialiste salésien Giorgio Castellino. Il se souviendra longtemps des premières réactions de son maître Albert Gelin qui, le regard perçant par-dessus ses verres et un sourire malin au coin des lèvres, avait dit : « Ou bien il est un peu toqué, ou il fera quelque chose ». La vérité est entre les deux, commentera son disciple avec son sens de l'humour et sa modestie coutumière. Mais la carrière scientifique du Père Barucq allait rapidement connaître un tournant décisif. Comme il n'y avait pas de chaire d'akkadien à l'Université de Lyon, il abandonna cette piste et choisit l'égyptien, persuadé, comme il le dira plus tard, qu'une sérieuse connaissance des littératures des pays en contact culturel avec Israël était indispensable à la conduite d'une exégèse ouverte. Dès lors,

le Père Barucq va se passionner pour les hiéroglyphes et acquerra parmi les spécialistes une audience qui passera au-delà des frontières. La plupart de ses travaux porteront la marque de cette double compétence, biblique et égyptologique.

En 1948, il entre à la Faculté de théologie de l'Institut catholique de Lyon comme professeur d'hébreu et d'Ancien Testament. En 1956, il soutient sa thèse de doctorat en théologie avec un travail sur « l'expression de la louange divine et de la prière dans la Bible et en Egypte ». A partir de 1960, il remplacera pendant trois ans le professeur d'égyptologie François Daumas à la Faculté des Lettres et Sciences humaines de l'Université de Lyon.

En même temps qu'il se livrait à ses activités d'enseignant, le Père Barucq prenait le temps de rédiger un nombre important d'ouvrages, d'articles, de traductions et de recensions (dont on trouve la liste dans le **Bollettino** n° 2 de l'Association biblique salésienne). Faute de citer ici tous ses travaux, rappelons que le Père Barucq a collaboré à la Bible de Jérusalem et à la Traduction œcuménique de la Bible et qu'il est l'auteur d'un commentaire du livre des Proverbes et du livre de l'Ecclésiaste. Outre les publications de caractère scientifique dans le domaine de l'exégèse et de l'égyptologie, il n'a pas dédaigné d'écrire pour des revues de pastorale liturgique, car il avait aussi le souci d'être utile au plus grand nombre et de servir l'Eglise de cette manière.

Sans nul doute, le Père Barucq a aimé son travail au service de la Parole de Dieu. Il y a trouvé, confiera-t-il au **Bulletin salésien**, son épanouissement et un enrichissement, non seulement spirituel, mais aussi humain et culturel, littéraire et esthétique. Et puis, « l'enseignement surtout a été tonifiant du fait des contacts humains qu'il provoque. Au séminaire salésien de Fontanieres, c'était facile, je vivais avec les étudiants. A la Faculté catholique où je professais vingt-six ans, c'était un peu différent, mais la cordialité n'y fit jamais défaut. » Il semble aussi avoir beaucoup apprécié son passage pendant trois ans à l'Institut d'égyptologie : « La recherche commune avec les étudiants, dont certains sont maintenant des maîtres, l'ambiance de la Faculté, tout cela m'a vraiment passionné. »

## Professeur et formateur

A l'annonce de sa mort, beaucoup de ses anciens élèves et disciples ont voulu exprimer leur reconnaissance pour tout ce qu'ils devaient au Père Barucq. Il vaut la peine de citer au moins quelques-uns de leurs témoignages : « Action de grâce et merci au Père Barucq pour tout ce qu'il nous a apporté durant nos années de théologie, particulièrement ce goût de l'Ecriture Sainte. » — « Il m'a appris à aimer l'Ecriture Sainte ! Ce fut l'exclamation d'un de nos confrères et tous ceux qui ont eu le Père Barucq comme professeur étaient bien d'accord avec ces mots. J'aimais le Père Barucq et je l'aime toujours. Puisse-t-il, du haut du ciel, continuer à nous guider sur les chemins de la Parole de Dieu. Grâce au Père Barucq, ils furent pour nous un peu moins impénétrables. » — « Ceux de mes confrères qui l'ont connu comme professeur rappellent sa compétence en Ecriture Sainte et son art de faire goûter par exemple la beauté et la richesse des psaumes. » — « Je garde le souvenir du professeur actif, affable et précis qui nous donnait nos bases. Je n'ose pas dire qu'il me reste, après trente ans, beaucoup d'hébreu, mais l'attachement à la Bible demeure très fort, grâce à lui et à ceux de son temps : Gelin, Georges, Vaganay... Et je me souviens, devant Dieu, du religieux imperturbablement fidèle dans la foi, qui donnait à son savoir une si profonde dimension. Les psaumes sont une prière vivante

grâce à lui et à ses pairs.» — « Je prie pour le repos de ce laborieux et infatigable ouvrier de la Bonne Nouvelle. »

Si ses élèves ont surtout retenu la compétence et la fidélité, d'autres voix ont souligné sa réelle modestie. « Sa haute science, dit de lui un de ses éditeurs, n'avait d'égalé que son humilité. » Et un ancien doyen de la Faculté de théologie, très ému par sa disparition, écrivit quelques jours plus tard : « Il y avait sans doute des professeurs plus clairs, mais cet alliage de compétence et d'humilité, de sens critique et de sens chrétien était une merveille. »

D'autres témoignages, provenant parfois des mêmes personnes, confirment l'action et l'influence du Père Barucq dans la formation spirituelle et pastorale de ses disciples, ou encore, tout simplement, dans le compagnonnage quotidien à Fontanières : « Un bon père un ami et un sage, a écrit un coadjuteur. J'ai passé de bons moments avec lui à Fontanières. » — « J'ai bénéficié de son soutien amical et fraternel. » — « Le Père Barucq fut pour moi un soutien très précieux au cours des deux années passées à Fontanières, tant sur le plan des études que sur le plan spirituel. » — « Je lui dois, entre autres, plusieurs fois de bons conseils pour continuer avec persévérance l'implantation de la pastorale des mouvements d'Action catholique spécialisée à partir de nos communautés salésiennes. » — « Il laisse le souvenir d'un salésien d'une grande délicatesse de cœur et d'une grande intelligence mise au service de nos jeunes confrères. » — « Il fut un maître et un père au discernement discret, à l'espérance solide en nos années de formation. » — « J'ai apprécié son sens du contact au sein du corps professoral, écrivait un de ses anciens collègues. J'étais loin d'arriver à son niveau intellectuel et pourtant que de délicatesse de sa part ! »

## Au service des jeunes

Dans l'interview donnée au **Bulletin salésien**, on avait posé au Père Barucq la question suivante : « Cet intérêt pour la Bible, comment le liez-vous à votre vocation salésienne ? » Voici sa réponse : « Comme tous mes confrères, je me suis fait salésien pour les jeunes. Je les ai rencontrés et aimés durant mes années de jeune salésien, puis dans le scoutisme et longtemps encore en enseignant et en assurant la catéchèse dans une section de ce qui est devenu le Lycée technique Don-Bosco des Sœurs salésiennes de Lyon. Par ailleurs, j'ai bien le sentiment d'avoir servi la congrégation à ma place. Toutes mes années de Fontanières n'ont-elles pas été une contribution à la formation de jeunes salésiens ? »

A l'aide de deux pages de souvenirs, publiés dans le bulletin des Anciennes élèves de Lyon, nous pouvons recueillir quelques précisions concernant les débuts de son activité chez les Sœurs salésiennes :

« Je cumulais en ces années lointaines l'aumônerie des novices salésiennes qui, au retour d'un exil dans les monts du Lyonnais, à Savigny, près de Sain-Bel, avaient élu domicile au 103 de la montée de Choulans, actuellement Maison Marie-Dominique, et quelques activités, disons professorales, auprès des élèves dudit Institut, des monitrices d'enseignement ménager tout particulièrement. Je ne devins aumônier ordinaire de l'Institut qu'au départ des novices pour la région parisienne...

» Ce qui me stupéfie le plus, continuait-il, à l'évocation de ces temps anciens, c'est l'inconscience avec laquelle j'avais accepté d'assurer un enseignement de « pédagogie familiale ». Bien sûr, la pédagogie salésienne que j'avais antérieurement étudiée

et pratiquée, me présentait bien des traits communs à toute éducation qui se veut familiale. Et puis, je m'informais sérieusement de tout ce qui concerne l'éducation de l'enfant et de l'adolescent à l'aide d'une riche bibliothèque réunie à cette époque à Fontanières par le Père Joseph Aubry...

» Devant la technicité croissante des sciences de l'éducation et mon engagement dans l'enseignement de l'Écriture Sainte, je dus renoncer à mon enseignement pédagogique et faire place à des voix plus autorisées... Je conservais bien entendu le service religieux de l'Institut et les cours de religion.

» A cela s'ajouta, durant deux ou trois ans, je crois, une série de conférences à objectif plus « social » auprès des élèves qui constituaient l'embryon de l'école d'éducateurs-éducatrices qui n'avait pas encore pris son indépendance dans les locaux du 123, montée de Choulans... avant leur tout récent départ à Ecully, dans l'Ouest lyonnais.

» L'essentiel de mes contacts avec les élèves se situait donc dans les cours de religion (le mot catéchèse n'avait pas encore acquis droit de cité!). Là, je me sentais plus à ma place, surtout dans la présentation de l'histoire du salut selon les textes bibliques. Ce qui ne signifie pas que je déchaînais l'enthousiasme de mes auditrices, ni que des contrôles écrits (alors liés aux contrôles scolaires) m'aient toujours assuré d'une exacte compréhension de mes cours...

» Et puis, j'avais des contacts plus personnels avec le groupe restreint des jécistes, mouvement qui s'éteignit hélas ! trop tôt. »

Et le Père Barucq terminait d'égrener ses souvenirs sur cette forme de ministère par cette observation : « Si, à Fontanières, je trouvais une ambiance fraternelle fort attachante, je rencontrais à l'Institut une jeunesse qui me rendait plus sensible à mon idéal salésien, précieux héritage de saint Jean Bosco. »

## **Au service de la Famille salésienne**

Tranquillement et simplement, le Père Barucq a rendu d'innombrables services, dans la ligne de ses compétences et de son charisme sacerdotal, et cela jusqu'à la fin de sa vie. Divers témoignages de Sœurs salésiennes le confirment abondamment : « Le Père Barucq a contribué à la formation de plusieurs générations de Sœurs salésiennes. » -- « Il a marqué des générations de Sœurs salésiennes durant les années du noviciat à Lyon, par sa présence délicate, discrète, salésienne. » — « Nous lui devons une grande reconnaissance. Il fut notre aumônier de noviciat, nous avons profité de ses enseignements, conseils et encouragements aux moments difficiles et pour les décisions engageant notre vie religieuse. » — « Chacune a bénéficié de son sacerdoce, notamment au noviciat où nous lui devons la formation spirituelle (l'invitation à la patience dans la certitude que des évolutions se réalisent...), la formation biblique et la chaleur d'une fraternité ravivée à chaque rencontre... Nous célébrerons les merveilles accomplies par le Seigneur tout au long de la vie de son serviteur. Qu'il continue à intercéder pour nous ! » — « Dans les années difficiles, il a aidé un grand nombre d'entre nous à trouver le chemin de la foi à leur vocation. »

De leur côté, les Volontaires de Don Bosco n'ont pas voulu être en reste pour témoigner leur reconnaissance : « Le Père Barucq, écrivaient-elles, nous a énormément apporté spirituellement et historiquement, au cours des nombreuses sessions où

il se dépensait de toute son âme salésienne, voulant nous faire profiter de toutes ses richesses, Nous garderons le souvenir de son bon sourire accueillant et de son accueil si fraternel. »

Même les carmélites de Fourvière (qui s'honorent de posséder un diplôme de coopératrices salésiennes), auprès desquelles il a exercé son ministère les dernières années, ont voulu manifester leur appréciation et leur gratitude : « Nous garderons vivant le souvenir du goût qu'il avait pour la Parole de Dieu, de sa bonté toute simple, de son dévouement dans le ministère de la réconciliation qu'il a exercé auprès de nous jusqu'à la limite de ses forces. Et c'est avec reconnaissance que nous pensons à lui et que nous le confions à la miséricorde du Seigneur. »

Au monastère de la Visitation d'Orthez dans les Landes, on a été également très peiné d'apprendre la nouvelle de son décès. Les religieuses gardent « un souvenir ému de ce bon Père » qui les visitait régulièrement chaque année, saluait sa cousine, elle-même religieuse, et faisait à la communauté de « substantielles conférences » qu'elles conservent précieusement.

### **Cordial et fidèle en amitié**

Le Père Barucq a laissé auprès de ceux qui l'ont connu le souvenir d'un homme simple, malgré sa grande érudition, et d'une grande délicatesse de cœur.

Ses parents les plus proches, dont certains ont regretté de ne l'avoir connu que sur le tard, se sont émerveillés, non seulement devant sa science mais aussi, selon l'expression de l'un d'eux, devant son étonnante bonhomie. Un de ses cousins a écrit ces lignes significatives : « Mon regret, c'est d'avoir ignoré si longtemps son existence et son enfance... mais j'ai eu enfin le bonheur de le découvrir et d'apprendre ce que furent sa vie, sa foi, ses travaux, son savoir, sa valeur morale et intellectuelle, en un mot, son comportement exemplaire dont, au fond de moi-même, j'étais heureux et fier, me sentant très proche de lui, non seulement par les racines, mais aussi par le cœur. »

On nous permettra aussi de retranscrire un extrait d'une lettre de sa cousine des Landes qui le recevait chez elle chaque été et avec qui il entretenait des relations de grande familiarité. En apprenant sa mort, elle écrivit ces mots : « Le Seigneur m'envoie une grande épreuve ! Nous nous aimions tant l'un et l'autre. Pour moi, ses lettres étaient un réconfort, ses séjours chez moi nous réunissaient si agréablement, avec tant de joie, Maintenant tout ça est donc fini ! Il était si bon, si délicat, cherchant toujours à m'éviter des peines. Et jusqu'à la fin, puisqu'il avait précisé de ne m'avertir qu'après ses obsèques ! Il a bien rempli sa vie au service de Dieu. Aussi je le crois déjà heureux auprès du Père. Mais c'est le cœur bien gros que je lui dis : Que votre volonté soit faite ! »

Sa fidélité à ses amis, à ses maîtres, à ses collègues et à ses élèves a souvent eu l'occasion de se manifester. Il était resté très lié à la famille Daumas, avec laquelle il avait fait un séjour en Egypte. Il a tenu à honorer par des articles la mémoire de son maître Albert Gelin, de son prédécesseur Joseph Chaine, de son collègue Augustin George, ainsi que de l'abbé Paul Tresson, égyptologue comme lui. Au début de l'esquisse biographique consacrée à ce dernier, n'a-t-il pas soutenu avec raison que « nos amis d'antan méritent plus qu'un silencieux oubli » ?

Au chapitre de l'estime et de l'amitié, il faut encore évoquer la figure du docteur Maurice Longet, médecin de la Marine pendant seize ans, notamment au Vietnam, promu médecin principal en 1954, entré au scolasticat de Fontanières avec l'accord du cardinal Gerlier, ordonné prêtre en 1962, mis à la disposition du diocèse de Cantho et décédé prématurément un an plus tard. Le Père Barucq a dédié à la mémoire de cet éminent « prêtre-médecin-missionnaire » un livre de souvenirs et de témoignages.

## Les épreuves

Il arrive bien souvent que ce sont nos affections les plus chères qui nous font souffrir le plus. Vérité d'expérience, qui a trouvé son application dans la vie du Père Barucq, qui a connu par ailleurs le manque familial de l'enfance, l'ascèse continue du travail et les souffrances physiques à la fin de sa vie.

Une correspondance avec une Sœur salésienne de « Saint-Laurent » révèle à quel point il a souffert de l'éclatement de la jeunesse qui a suivi les événements de 1968. Après une journée de contestation particulièrement pénible en octobre 1969, il avouait à la Sœur son incapacité physique à se concentrer et à parler longtemps. « Après deux heures de conférences le matin, je dis la messe comme un automate et arrive difficilement à suivre mes idées dans l'homélie... La fatigue cérébrale demeure... » Ce qui le fait le plus souffrir, ce ne sont pas tant les critiques systématiques des jeunes ou leurs a priori, mais bien plus les remises en cause de la foi. Les réactions de sa sensibilité deviennent plus vives, surtout à partir de cette époque.

« Psychologiquement, je ne me sens pas du tout accordé à votre groupe, écrivait-il à cette Sœur. J'admets avec vous que la psychologie féminine soit faite d'un tiers de sentimentalité. Pour moi, ma propre psychologie, ma formation de travail ne me permettent pas de me placer sur ce plan dès qu'il s'agit d'une « recherche ». C'est le mot que l'on a d'ailleurs facilement à la bouche et qui est fort commode pour éviter une autre attitude, celle de l'engagement. On peut « rechercher », pratiquement sortir n'importe quelle ânerie pendant des heures et sortir, comme vous dites, sur sa faim parce que rien n'aura été conclu. Celles qui auraient désiré des « réponses » ne se rendent pas compte qu'il n'y aura jamais de réponse à des faux problèmes ou à des problèmes posés dès le départ de façon « tardive ». Dès que vous excluez la référence au Christ, à l'Évangile, à l'Église, je ne vois aucune réponse à donner au problème de la foi... »

La croix la plus lourde à porter durant sa vie salésienne a été sans nul doute celle de voir l'œuvre de formation, patiemment et amoureusement édifiée à Fontanières, se dissoudre et disparaître au début des années 1970. Ceux qui ont vécu ces années de tempêtes sociales et ecclésiales, soit du côté des formateurs, soit du côté des « formés », en ont été marqués durablement. Un moment, le Père Barucq a jugé nécessaire d'intervenir en employant des formes d'action auxquelles, disait-il, il répugnait profondément : cessation de toute participation aux activités de l'équipe de formateurs, demande faite aux supérieurs provinciaux de quitter Fontanières ou du moins de n'y résider qu'à titre d'hôte, etc. « Je ne suis pas le seul des formateurs à avoir accusé le coup, écrivait-il alors à ses supérieurs. Si je suis le seul à montrer les dents, attribuez-le à mon manque de vertu. » Il ajoutait à l'adresse de ceux qui prônaient l'autonomie et la responsabilité : « Il y a une responsabilité dont on ne parle jamais, c'est celle de la fidélité dans l'engagement. »

C'est sa fidélité à la Congrégation et à l'Eglise qui lui permit de surmonter la révolte et le découragement. Sans nourrir d'illusions sur les nouveautés qu'on promettait, il ne fut pas de ceux qui gémissent sur le passé, malgré les souffrances endurées. Il a continué à marcher et à travailler jusqu'au bout du chemin, guettant les signes d'espérance.

## Salésien jusqu'au bout

Salésien, le Père Barucq le fut profondément, par ses convictions, son travail, son esprit, ainsi que par la fidélité et sa solidarité avec tout ce que vivaient la Congrégation et la Famille salésiennes, non seulement en France, mais aussi dans le monde. En témoignent sa participation aux travaux des commissions capitulaires, à l'Académie mariale salésienne, à l'Association biblique salésienne, les traductions d'ouvrages et d'articles de salésianité, ainsi que les nombreux services rendus. Signalons ici que sa traduction des **Memorie dell'Oratorio** (en collaboration avec le Père Desramaut) a été couronnée par l'Académie Française.

Le Père Barucq était bien connu des responsables de la Congrégation, qui appréciaient sa valeur et ses services. Dans le télégramme envoyé de Rome, le Père Egidio Viganò, Recteur majeur, auquel s'étaient associés son Conseil et les amis romains du défunt, souligna les « mérites » du Père Barucq, ses « vertus personnelles » ainsi que le « précieux service ecclésial et salésien » qu'il a accompli au cours de sa vie.

De son côté, le Président de l'Association biblique salésienne écrivait : « Le Père Barucq est donc le premier de notre Association qui nous quitte pour la maison du Père qui est aux cieux. Je l'imagine comme le grand Elie qui, au moment de son départ, partage son esprit prophétique avec Elisée. Qu'il en soit ainsi pour nous, qui restons pleins d'admiration devant le sérieux professionnel de ce fils de Don Bosco, un des rares qu soient parvenus à la renommée internationale, et qui est toujours demeuré salésien dans son esprit et dans ses œuvres. »

Depuis son départ, nous avons bien conscience d'avoir perdu un confrère de grande valeur, un religieux et un prêtre qui a été pour beaucoup une référence sûre. Remercions le Seigneur de l'avoir mis sur notre chemin. Qu'il lui soit donné, à lui qui a tant enseigné les autres, d'être maintenant instruit par Dieu lui-même, selon la promesse biblique. Que sa vie, ses écrits et son exemple continuent d'éclairer la route que chacun de nous doit parcourir vers la Terre promise.

Morand WIRTH  
Vicaire provincial.

